

# A PROPOS DE MUSIQUE ORIENTALE

L'Européen, trop accoutumé à considérer toutes choses du point de vue de la supériorité latine ou anglo-saxonne. — suivant le cas — a peine à s'imaginer qu'en dehors du cercle de sa propre culture, il puisse rien y avoir d'intéressant, soit en science, soit en art. En fait, un démenti est couramment donné à cette belle théorie : nombreux sont ceux qui ne perdent pas l'occasion d'aller visiter les monuments d'Orient et d'Extrême-Orient — et ils reviennent émerveillés de leurs voyages. Toutefois on n'attache aucune importance à ces splendeurs ; ne s'agit-il pas de chefs-d'œuvre appartenant à des civilisations révolues, qui sont en complète décadence ?

En ce qui concerne la musique, c'est bien pis ; on n'a même pas l'idée de prêter la moindre attention à des gens qui ignorent Ravel et Schönberg, qui nasillent affreusement, et d'ailleurs ne font que jouer faux d'insipides mélodies sans le moindre petit accompagnement.

Considérons néanmoins les choses de plus près, et pour nous limiter à un domaine encore très vaste, examinons ce qu'on convient d'appeler la « musique orientale ». Ce très important dialecte de la langue musicale se chante depuis Fez jusqu'à l'Inde, de la Caspienne au Yémen ; des dizaines de millions d'hommes ne connaissent que lui pour traduire leurs joies et leurs tristesses ; il a un passé glorieux ; il a accompagné ces fabuleuses apogées de civilisation à Bagdad, au Caire, à Constantinople, dont la seule évocation nous fait encore rêver aujourd'hui. Contrairement à l'opinion courante, beaucoup de ses plus fermes tenants actuels sont des hommes dont la culture n'a rien à envier à celle de nos plus authentiques diplômés : Arabes, héritiers d'une immense littérature poétique, philosophique et scientifique ; Turcs, formés par la triple influence de leur langue, — touranienne, — du persan, idiome littéraire, — de l'arabe, dispensateur de la théologie et du droit...

Tous ces gens sont passionnés de musique, et ils s'y intéressent — mais diversement. D'une façon générale, on constate une régression de la musique orientale au profit de la musique européenne. Ce processus, dû à de multiples causes qui s'échelonnent depuis l'attrait offert par les musiques militaires, les troupes d'opérette viennoises, les pianos mécaniques, jusqu'au désir de s'euro-péaniser en tout, risque d'amener la musique orientale au profit de la musique européenne simple mention, presque aussi vide de

signification que peut l'être pour nous la musique des Ibères ou celle des Atlantes.

Mais la chose ne va pourtant pas toute seule. Les partisans de la tradition ne veulent pas lâcher pied ; d'où conflit aigu. On peut suivre de près la crise en un des points névralgiques de ce domaine musical : en Turquie, et, spécialement à Constantinople. À observer la vie musicale dans cette dernière ville, elle apparaît assez active : concerts de musique occidentale et orientale, conférences, articles de journaux et de revues, fondations d'écoles de musique — et même d'un Conservatoire à Angora — tout cela témoigne du vif intérêt qu'inspire la musique. À noter au hasard des lectures les intéressantes causeries de M. Enkserdjis sur l'art du violon, la publication de la traduction turque du traité d'harmonie de Rimsky Korsakoff, l'*Histoire de la musique* (occidentale) par Ahmed Moukhtar, etc.

La musique occidentale comportant ici même des comptes rendus, nous y renvoyons les lecteurs. Ce qui nous intéresse surtout c'est le mystérieux art oriental. On parle sur tous les tons de l'immobile Orient, et on considère les Orientaux comme les gens les plus conservateurs du monde. Or voici que dans tout l'Orient, on rencontre un nombre important de contempteurs de la musique autochtone ; à Constantinople même, il serait question, dans certains milieux, d'abandonner définitivement l'art traditionnel et de le remplacer par la musique européenne dont les brillants dehors fascinent les auditeurs orientaux.

Car tout est là : la musique européenne est harmonisée, elle est orchestrée, elle est riche, — alors que la malheureuse monodie orientale est si pauvre, avec son maigre accompagnement rythmique ! On ne voit pas comment donner à cette dernière les séductions qui lui manquent : si on met les intervalles orientaux — différents des nôtres — sur le lit de Procuste de la gamme européenne, c'en est fait de l'art oriental qui ne sera plus désormais qu'un dérivé abâtardi de l'art occidental ; si on garde les airs orientaux tels quels, il est impossible de les harmoniser et d'en tirer quoi que ce soit.

Il semble qu'il y a une autre hypothèse admissible, — et de nature à attirer l'attention des Occidentaux, — c'est la constitution d'un système polyphonique proprement oriental. A priori, il n'est pas absurde d'admettre que les sons des échelles orientales puissent se superpo-

ser suivant des règles qui n'ont rien à voir avec celles de nos traités d'harmonie, et qu'il n'est pas impossible de découvrir ; c'est affaire de temps, d'essais, de collaboration entre les acousticiens et les musiciens. Personne ne peut affirmer actuellement que la réussite est interdite. Il n'y a qu'à tenter l'épreuve. Notre gamme est établie sur la division de la corde en fractions simples ; les modes orientaux ont des fractions beaucoup plus compliquées. On peut en conclure que la solution cherchée est plus difficile à atteindre ; on n'a pas le droit d'assurer qu'elle est inaccessible. Supposons un instant le problème résolu ; qui ne voit, d'après le plus petit coup d'œil jeté sur la liste des modes orientaux, que le musicien, au lieu et place des deux seuls modes majeur et mineur, disposera de moyens infiniment plus nombreux, doués d'une plus grande variété d'expression, et qu'en définitive l'art des sons sera considérablement enrichi ? Une pareille perspective vaut bien qu'on se donne la peine d'en étudier à fond tout le tracé, tout particulièrement à un moment où l'art occidental cherche dans toutes les directions des voies nouvelles.

Mais pour qu'on puisse travailler sur une matière musicale vivante, il faut que la tradition de l'art oriental se conserve. C'est à quoi s'emploient activement maints partisans de la musique turque. On doit ainsi à des initiatives privées, qui ont même suscité des encouragements du gouvernement turc, des travaux qu'il n'est pas permis de passer sous silence.

Voici d'abord la collection des *Chansons populaires turques*, recueillies dans les diverses provinces d'Anatolie et publiées par le Conservatoire de Constantinople. Six fascicules, contenant en moyenne quarante chansons chacun, ont paru, précédés de préfaces de Raouf Yekta Bey et de Djemal Réchid Bey, professeurs au Conservatoire. Un tel recueil mériterait à lui seul une étude spéciale : son intérêt comme document de folklore est considérable. En s'en tenant à la musique, on y trouve des mélodies de toute espèce, dont certaines s'apparentent à des airs européens, et même à des cantilènes grégoriennes. Rencontre fortuite, imitation inconsciente de l'Europe (1), thèmes remontant peut-être aux Croisades, — voilà bien des sugges-

(1) M. Mahmond Raghîb me signalait récemment que la chanson des marchands de melons de Constantinople n'est autre que l'air bien connu *Valencia!*



tions dont l'étude, des plus intéressantes, peut mener loin.

A côté de la chanson populaire, la musique savante compte des milliers de lieds et de pièces instrumentales. On les publie dans une autre collection qui en est déjà à son centième numéro et où on rencontre, notés scrupuleusement avec divers genres de dièses et de bémols aptes à exprimer exactement les intervalles spéciaux des gammes orientales, les chefs-d'œuvre des Maîtres.

Le Conservatoire de Constantinople édite bi-mensuellement une revue où on trouve toutes sortes d'informations substantielles concernant l'art musical. Un souci certain de vulgarisation n'empêche pas la publication d'études poussées à fond, telles que la biographie du fameux Dédé Efendi, par Raouf Yekta Bey.

Le même Raouf Yekta Bey, dont l'activité est inlassable, a fait paraître de nombreuses études sur des sujets de musique orientale, où sa compétence n'est pas discutée. Signalons une *Histoire de la musique orientale*, une *Théorie de la musique turque*, *Les Maîtres de la musique*, série de biographies (ont paru celles de Khodja Zékiaï Dédé Efendi, Abd el Kader Méraghe, Dédé Efendi, avec le catalogue de leurs œuvres musicales, identifiées par l'incipit du texte littéraire et l'indication du mode, sans aucune notation musicale, selon l'antique usage).

Dans les journaux et les revues, on trouve aussi de nombreux articles de musique où l'on étudie aussi bien l'art oriental que l'art européen. A côté du texte d'une très remarquable conférence faite à Smyrne par Saad ed Din Bey, en faveur de la musique turque, on pourra lire un excellent travail de M. Mahmoud Raghib sur l'historique de la question des intervalles plus petits que le demi-ton, tant en Orient qu'en Occident. (On sait en effet que l'invention de la portée par Guy d'Arezzo fit disparaître, en diatonisant le chant, de menus intervalles employés jusqu'alors). On a même fondé une revue « Théâtre et Musique » qui, consacrée au service du théâtre, du cinéma et de la musique, défend les positions de la musique orientale avec une vigueur motivée par les attaques des ennemis de l'art traditionnel.

Un véritable état de guerre, tel est l'état actuel de la musique orientale. Il faut, pour que le patrimoine musical de l'humanité ne soit pas diminué, que la musique orientale sorte victorieuse de la lutte — où il n'y aura vraisemblablement pas de morts, mais certainement beaucoup de blessés dans leur amour propre !

Ici, on s'imagine assez volontiers que toute mélodie avec des secondes augmentées appartient à la catégorie « air oriental ». Il n'en est rien : l'art anatolique est bien plus complexe, plus profond, plus

prenant. A côté des redoublements caractéristiques de notes, et de l'emploi tout à fait spécial de broderies rapides, qui s'apparentent aux manières de faire hongroises, la cantilène turque a un style propre, que les non initiés ne perçoivent pas toujours immédiatement, mais auquel on s'habitue rapidement, et qui a une saveur bien différente de l'exotisme superficiel rappelé plus haut. Voici, pour illustrer ceci, le premier compartiment d'un « Saz Sémaï » du flûtiste Salem

Bey, en mode Mouhayér, accompagné du rythme Aqsak Sémaï, à 10 temps :

E. BORREL.

## Le Mouvement Musical en Turquie

Conférence de M. DJELMAL RECHID  
à l'École Normale de Musique

Qui veut parler du mouvement musical en Turquie doit nommer en premier lieu le conservatoire de Stamboul, vrai noyau de travail intellectuel, d'effort et de volonté.

Il y a deux ans le Conservatoire s'appelait encore « Dar-Ul-Elhan », qui veut dire « la demeure des mélodies » et n'avait que quelques années d'existence.

En perdant son nom allégorique il s'est transformé, rajeuni, modernisé ; il compte maintenant plus de cinq cents élèves, des jeunes filles et des jeunes gens qui suivent un programme d'enseignement analogue à celui des Conservatoires d'Europe, surtout de France ; on y apprend presque tous les instruments et, ce qui est une bonne promesse pour la musique turque de demain, les classes d'harmonie et de composition ne sont pas les moins fréquentées, au contraire.

Ce qui frappe le plus, et d'une façon très agréable, c'est de voir combien sont doués ces élèves dont les pères, le plus souvent, ignoraient totalement l'harmonie et se contentaient de la vieille musique Turque qui, comme vous ne l'ignorez sans doute pas, était formée d'une longue mélodie, sans accompagnement, monotone..., une espèce de mélopée...

Maintenant, ces jeunes gens travaillent de tout cœur et présentent des devoirs étonnants d'heureuses trouvailles harmoniques.

Evidemment ils sont fort encouragés des professeurs qui, pour eux, ont organisé au Conservatoire des concerts bi-mensuels afin de leur offrir l'occasion d'entendre avec de la musique classique les dernières œuvres parues des grands compositeurs occidentaux.

Ces concerts sont suivis avec une remarquable assiduité par tous les élèves que la musique des aïeux ne satisfait plus.

Les vieux instruments des pères sont relégués dans les coins les plus cachés de la maison ; le piano, le violon, le violoncelle les ont remplacés.

Aujourd'hui Beethoven, Saint-Saëns, Debussy, visitent couramment la demeure des jeunes sœurs d'Azyiadé...

Un des grands facteurs de ce mouvement est sans doute les concerts que veulent bien donner dans nos villes les illustres virtuoses

du clavier et de l'archet. Le public se presse à ces concerts avec une soif évidente de s'instruire, se modeler, de comprendre et de goûter. Avec quelle attention, quelle gravité presque religieuse, il écoute, ce public...

Mais il est un autre public, celui qui ne fréquente ni le Conservatoire, ni les concerts, celui qui n'a aucune culture musicale. Eh bien, chez lui aussi, on trouve cette prédilection pour la musique d'occident. Le gamin turc d'aujourd'hui ne siffle plus des airs joyeux d'Orient, mais des refrains venus d'Europe ou d'Amérique qu'il a retenus pour les avoir entendus jouer sur la terrasse des cafés ou dans les cinémas ou encore au gramophone dont la vogue épidémique a gagné la Turquie...

J'ai essayé en vous entretenant de l'enfant du peuple qui, sifflant, traîne par les rues les semelles usées de ses souliers, de vous montrer l'étendue sur diverses échelles sociales de la tendance très accusée qu'on a chez nous à employer, si j'ose dire ainsi, la musique occidentale.

Si vous le permettez bien, nous allons continuer à voir ensemble les différentes manifestations musicales qui ont sur la jeunesse turque et ses goûts artistiques quelque influence heureuse.

Par un très bel effort de l'Union des Beaux-Arts, il s'est formé un orchestre symphonique de 80 exécutants, qui, régulièrement donne des concerts.

Ces concerts ont pour ambition d'éduquer les oreilles qui n'ont pas eu le bonheur d'entendre les grands orchestres d'Europe, et de leur faire connaître les plus belles pages de la musique symphonique.

Deux quintettes formés par des professeurs du Conservatoire donnent régulièrement à l'Union Française ou dans d'autres salles des auditions de musique de chambre allant de Haydn à Fauré.

Comme vous pouvez le juger, et ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, le Conservatoire de Stamboul est le balancier du mouvement musical en Turquie.

C'est lui qui, par la voix de ses professeurs élit les professeurs de solfège des écoles primaires, car à Stamboul comme dans la pro-